

BRÈVES

AU HASARD DE MA BIBLIOTHÈQUE

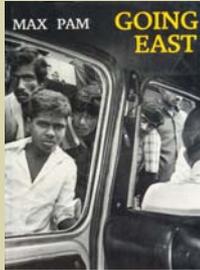
Max Pam, photographe australien né en 1949, commence à sillonner l'Asie en 1970. Ce livre est l'autobiographie de vingt années de voyages orientaux, où la photographie sert moins à enregistrer ce que Pam voit, qu'à exprimer et transposer ce qu'il vit. Elle est le vecteur principal de son expérience intime, voire extrême, du monde.

« Au cours de mon voyage en orient, sans trop savoir quand ni comment, j'étais devenu photographe. (...) Depuis lors, ce qui m'importe avant tout est le désir d'atteindre et de définir le moment idéal où l'univers marque un temps d'arrêt entre inspiration et expiration. Mes ambitions de photographe doivent avant tout être jugées à l'aune de ma capacité à entraîner le spectateur dans ce moment et à lui faire respirer l'air que j'ai moi-même respiré. »

J'ai eu envie de partager ce livre car il est l'un des premiers par lesquels j'ai commencé à sentir la différence entre une photographie montrant ce qu'il y a à voir et une photographie où un être humain prend la parole et vous dit :

« Voilà comment je vois les choses. »

Max Pam, *Going East*, Marval, 1992

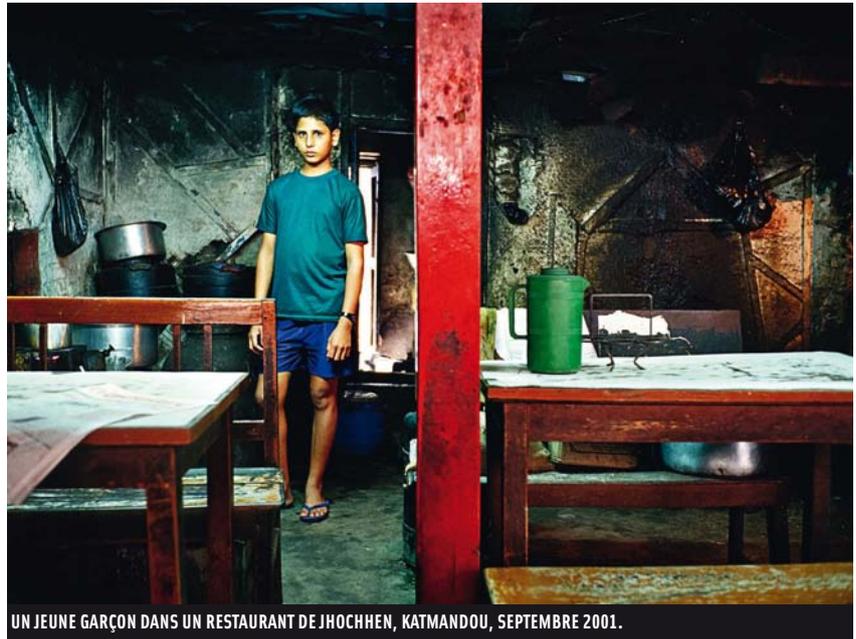


ALTERNATIVES MATÉRIELLES

Suggestion pour une expérience photographique différente pour



vos prochains voyages : l'Olympus Mju II. Un petit compact argentique autofocus de la fin des années quatre-vingt-dix, discret, robuste, automatique, pourvu d'un excellent 35 mm 2.8. Courant d'occasion pour le prix d'un beau livre de photographies. Ajoutez-y deux ou trois pellicules. Limitez-vous à quelques images par jour sur un sujet que vous ne traiterez pas avec votre matériel habituel. Et retrouvez le plaisir d'une certaine lenteur, d'une certaine rareté, du regard curieux de l'autre... et la surprise de replonger dans votre voyage quand les films reviendront du labo.



UN JEUNE GARÇON DANS UN RESTAURANT DE JHOCHHEN, KATMANDOU, SEPTEMBRE 2001.

© F. LECLOUX

L'appareil photo : Qui peut le plus...

Lorsqu'à 20 ans je me figurai qu'il était l'heure d'aller vérifier si le monde coïncidait avec ce qu'en affirmaient les livres, je partis avec un appareil photographique. Choix plus machinal que pesé, dont la pertinence ne souleva pas plus de question que la nécessité d'emporter un sac à dos. Presque pas un choix.

C'était le Canon AE-1 maternel. Le cou ceint de cette amulette, je fis le tour de l'Himalaya toute une année. Chemin faisant, aux 50 et 85 mm originels j'ajoutai un téléobjectif, un 28, un second boîtier... Bien trop de choses en réalité, mais je ne le sus qu'un million d'années plus tard. Le temps de comprendre en outre que j'étais incapable d'utiliser ces outils, non tant techniquement qu'humainement.

Personne ne m'avait enseigné comment me comporter avec un appareil photographique. Personne ne m'avait dit que le voyage, ce n'est jamais que le déplacement de moi, en congé de mon quotidien, dans le quotidien de l'autre – pour qui se faire photographe sans un mot par un inconnu peut être vécu comme une intrusion.

J'appris, donc. D'abord à ne plus diluer la rencontre avec l'autre dans mon empressement à photographier son réel. Et ensuite, qu'on est moins lourd avec moins. Je simplifiai : un petit boîtier, un 35 mm, 900 grammes film compris – et raréfiai le geste de déclencher. Je le reléguai au second plan, après la rencontre et la vie. Mais je l'assumai frontalement, abdiquant la distance de sécurité d'où je photographiais jadis. Au bout d'un mois à manger riz et lentilles dans cette gargote de Kathmandou, je parvins à dire à ce serveur : ce que je vis tous les jours ici me bouleverse, accepterais-tu que je t'y prenne en photo ? Une libération.

Pourtant l'appareil est toujours là, entre moi et le monde. Dès qu'il peut il se met en travers de mon voyage. L'ailleurs photographié est toujours d'abord modifié par le cadre posé autour de lui. Et ce n'est pas grave car le cadre, c'est le début du sens. De même, l'autre photographié voit toujours d'abord l'appareil, dont il se méfie ou face auquel il joue – puis éventuellement l'être humain caché derrière. Je le sais maintenant, et que ce n'est pas négociable. Mais cela non plus n'est pas grave, car ce qui est négociable, c'est l'ampleur de ce jeu ou de cette méfiance. Et ce qui est à créer, c'est le dialogue respectueux avec l'autre pour en fixer les modalités.

Sans oublier la possibilité de ne pas photographier...